

Un incident, qui se produisit à quelques jours de là, chassa tous les doutes de mon esprit, sans fixer pourtant encore mes sentiments.

Un matin, j'étais à ma fenêtre, et mademoiselle Marguerite arrivait à son balcon, quand j'aperçus ma sœur qui, du côté opposé de la rue, et par conséquent sans que son amie pût la voir, me souhaitais le bonjour d'un signe de tête. J'y répondis par un sourire aussi gracieux qu'il me fût possible et que j'accompagnai d'un geste affectueux de la main. Aussitôt, je vis mademoiselle Laval, honteuse et rougissante, se retirer en m'adressant un regard de reproche.

Une telle erreur de la part de cette belle jeune fille m'émut profondément.

Un autre sentiment que la curiosité dirigeait donc évidemment ses regards sur mon asile de travail. J'en avais maintenant une preuve éclatante. Si elle n'eût été prévenue, comment lui eût-il semblé possible, qu'après l'avoir vue trois mois comme une inconnue, je me départisse subitement de mon indifférence et pusse manquer à la réserve dont elle semblait me donner une muette mais touchante leçon ? Sa rougeur, son embarras, le charme de ses yeux pleins de larmes, sa fuite précipitée qui ne lui avait point permis de voir rentrer ma sœur, tous ces signes étaient pleins d'une éloquence devant laquelle je ne pouvais plus douter.

J'étais aimé ! je me voyais accorder ce que je n'avais point sollicité, ce dont bien d'autres peut-être eussent été jaloux. Mes sentiments ne changeaient point cependant et je n'éprouvais qu'un grand embarras. Je me sentais confus de la méprise de mademoiselle Laval, et ne savais guère quelle conduite tenir dorénavant à son égard.

Devais-je me rapprocher d'elle maintenant pour lui expliquer ce qui l'avait trompée ? Rien n'était plus simple et plus facile, à la vérité. Mais devant cette démarche, je reculai.